

## *À mon ami \*\*\**

*Tu sais l'amour et son ivresse*

*Tu sais l'amour et ses combats ;*

*Tu sais une voix qui t'adresse*

*Ces mots d'ineffable tendresse*

*Qui ne se disent que tout bas.*

*Sur un beau sein, ta bouche errante*

*Enfin a pu se reposer,*

*Et sur une lèvre mourante*

*Sentir la douceur enivrante*

*Que recèle un premier baiser...*

*Maître de ces biens qu'on envie*

*Ton cœur est pur, tes jours sont pleins !*

*Esclave à tes vœux asservie,*



*La fortune embellit ta vie*

*Tu sais qu'on t'aime, et tu te plains !*

*Et tu te plains ! et t'exagères*

*Ces vagues ennuis d'un moment,*

*Ces chagrins, ces douleurs légères,*

*Et ces peines si passagères*

*Qu'on ne peut souffrir qu'en aimant !*

*Et tu pleures ! et tu regrettes*

*Cet épanchement amoureux !*

*Pourquoi ces maux que tu t'apprêtes ?*

*Garde ces plaintes indiscretes*

*Et ces pleurs pour les malheureux !*

*Pour moi, de qui l'âme flétrie*

*N'a jamais reçu de serment,*



*Comme un exilé sans patrie,  
Pour moi, qu'une voix attendrie  
N'a jamais nommé doucement,*

*Personne qui daigne m'entendre,  
A mon sort qui saigne s'unir,  
Et m'interroge d'un air tendre,  
Pourquoi je me suis fait attendre  
Un jour tout entier sans venir.*

*Personne qui me recommande  
De ne rester que peu d'instant  
Hors du logis ; qui me gourmande  
Lorsque je rentre et me demande  
Où je suis allé si longtemps.*

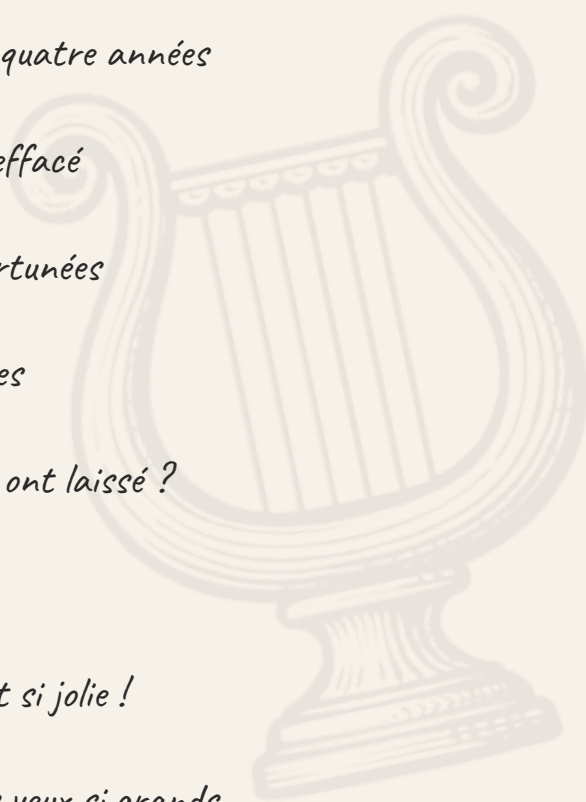
*Jamais d'haleine caressante*



Qui, la nuit, vienne m'embaumer ;  
Personne dont la main pressante  
Cherche la mienne, et dont je sente  
Sur mon cœur les bras se fermer !

Une fois pourtant – quatre années  
Aurait-elles donc effacé  
Ce que ces heures fortunées  
D'illusions environnées  
Au fond de mon âme ont laissé ?

Oh ! c'est qu'elle était si jolie !  
Soit qu'elle ouvrit ses yeux si grands,  
Soit que sa paupière affaiblie  
Comme un voile qui se délie  
Éteignit ses regards mourants !



- J'osai concevoir l'espérance  
Que les destins moins ennemis,  
Prenant pitié de ma souffrance,  
Viendraient me donner l'assurance  
D'un bonheur qu'ils auraient permis :

L'heure que j'avais attendue,  
Le bonheur que j'avais rêvé  
A fui de mon âme éperdue,  
Comme une note suspendue,  
Comme un sourire inachevé !

Elle ne s'est point souvenue  
Du monde qui ne la vit pas ;  
Rien n'a signalé sa venue,  
Elle est passée, humble, inconnue,  
Sans laisser trace de ses pas.



*Depuis lors, triste et monotone,*

*Chaque jour commence et finit :*

*Rien ne m'émeut, rien ne m'étonne,*

*Comme un dernier rayon d'automne*

*J'aperçois mon front qui jaunit.*

*Et loin de tous, quand le mystère*

*De l'avenir s'est refermé,*

*Je fuis, exilé volontaire !*

*- Il n'est qu'un bonheur sur la terre,*

*Celui d'aimer et d'être aimé.*

*Félix Arvers (1806-1850)*

